

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour six mois, 14 francs. Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grand-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

2 février 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bruxelles, 1^{er} février.
Le Journal de Bruxelles, organe catholique, annonce que M. Rogier a été reçu par le roi et a eu une longue conférence avec Sa Majesté. MM. De Theux et Dechamps, consultés par le roi, ont décliné définitivement l'offre du pouvoir dans les circonstances actuelles.

Le même journal résume ainsi la crise actuelle : MM. de Brouckère et Pirmez, représentants de la gauche et surs de trouver la majorité, ont refusé la mission qui leur était offerte. MM. Dechamps et De Theux n'ont pas cru devoir accepter, parce qu'ils ne devaient pas prendre la responsabilité d'une situation qu'ils n'ont pas faite, parce qu'ils n'avaient pas la majorité et qu'ils auraient dû en dissoudre la Chambre, ce qui pouvait encore être évité. Les ministres intermédiaires étaient seuls possibles à cause de la situation parlementaire et de l'état de l'opinion. Ces combinaisons ont échoué. Après MM. de Brouckère et Pirmez, M. Nothomb, ministre de Belgique à Berlin, a aussi refusé. MM. Faider et Dubois, M. Thorn ont refusé. La droite conservatrice a refusé. Reste la combinaison du prince de Ligne et le maintien du cabinet démissionnaire.

Le Journal de Bruxelles annonce aussi que M. Rogier a reçu le grand cordon de l'ordre de Léopold.

Londres, 31 janvier.
Les journaux américains publient une dépêche de M. Dayton à M. Seward du 30 juillet. Le ministre américain à Paris écrit, à cette date, que M. Drouyn de Lhuys lui a dit que l'Empereur n'avait jamais fait de proposition à l'Angleterre pour reconnaître le Sud. MM. Røsbuck et Lindsay ont insisté auprès de Sa Majesté pour qu'elle reconnût le Sud en affirmant que l'Angleterre était prête à en faire autant et qu'elle le ferait si elle croyait que la France ne refuserait pas de la suivre.

Dans une dépêche adressée à M. Mercier, M. Drouyn de Lhuys dit : « Nous n'avons pas reconnu le Sud, nous n'avons pas signé de traité pour la cession de la Louisiane ou du Texas, nous ne cherchons aucune acquisition en Amérique. »

Londres, 1^{er} février.
Les consolidés ont baissé à 90 sur la

nouvelle du passage de l'Eider par les troupes austro-prussiennes.

Les avis de Bombay du 8 janvier, constatent une baisse notable du change, 21 3/8.

Vienne, 1^{er} février.
Le gouvernement suédois a protesté à Vienne et à Berlin contre la décision prise par les deux grandes puissances allemandes.

Hambourg, 1^{er} février.
Les fils télégraphiques sont coupés jusqu'à la frontière du Schleswig.

Londres, 1^{er} février.
La Reine de Danemark et sa fille sont attendues dans les premiers jours de ce mois, en Angleterre. Elles doivent assister au baptême du jeune fils du prince de Galles.

Lisbonne, 31 janvier.
Sur la demande pressante du ministre américain, une frégate à vapeur portugaise est partie pour les Açores, afin de surveiller les corsaires confédérés qui se trouvent dans ces parages.

Rendsbourg, 31 janvier (soir.)
Le feld maréchal lieutenant autrichien, M. le comte de Sabelenz, est arrivé, ici, par le train du soir. Il y a encore dans le fort de la Couronne 25 hommes d'infanterie et 25 cavaliers danois.

Kiel, 30 janvier.
Une députation des instituteurs holsteinois s'étant présentée, pendant l'absence du duc Frédéric, a remis une adresse, signée de 180 noms, à M. Franke (ministre du duc), et a résolu, en même temps, d'adresser à tous les instituteurs de l'Allemagne une proclamation en faveur des Duchés.

Kiel, 31 janvier.
Le duc Frédéric est revenu, aujourd'hui, de Neudorf.

D'après un ordre du jour d'aujourd'hui, les troupes austro-prussiennes seront désignées désormais sous le nom d'Armée pour le Schleswig-Holstein.

Le prince royal de Prusse est arrivé aujourd'hui à Neudorf accompagné de quelques aides-de-camp.

Hambourg, 31 janvier.
On mande de Copenhague aux Nouvelles de Hambourg que le prince Frédéric de Hesse est parti avec son épouse pour la Suisse.

Copenhague, 31 janvier.
Trois officiers prussiens, dont un de haut rang, sont arrivés, aujourd'hui à Sleswig chez le général de Meza. On ignore l'objet de leur mission.

Les troupes austro-prussiennes ont franchi hier matin la frontière du Schleswig sur deux points. Les Prussiens sont entrés dans le Schleswig à sept heures, sans rencontrer de résistance. Les Autrichiens ont passé l'Eider à Rendsbourg, sur le pont du chemin de fer. Quelques coups de fusil ont été échangés qui n'ont blessé personne. Le quartier-général du maréchal Wrangel était ce matin à Gettorf, à quelques lieues d'Eckernförde, où les Danois se sont retranchés.

Les deux grandes puissances allemandes sont donc fermement résolues à ne pas se laisser arrêter par les nouvelles propositions anglaises.

A la Bourse de Paris, hier, le bruit courait que les troupes austro-prussiennes, dès leur arrivée sur le territoire du Schleswig, avaient été attaquées par l'armée danoise, qui leur avait fait subir des pertes considérables. La nouvelle n'est pas confirmée jusqu'à présent, mais elle a tous les caractères de la vraisemblance et de la probabilité.

Mais un autre combat a eu lieu devant Eckernförde, le 1^{er} février, et le résultat en a été différent. Deux vapeurs danois ont voulu empêcher le corps prussien d'entrer dans la place. L'artillerie prussienne a répondu à leur feu, et, après un combat assez chaud, les vapeurs ont été obligés de quitter le port. Les Prussiens ont, en conséquence, occupé la ville.

Eckernförde, petit port de 3,000 âmes, a cette importance qu'il est à un kilomètre seulement de Schleswig, capitale du duché. Eckernförde est en quelque sorte le faubourg et la clef de Schleswig. Ce premier avantage de l'armée d'invasion nous est notifié comme positif par une dépêche.

Danemark.

On écrit de Copenhague, 1^{er} février : Une loi provisoire a été publiée pour rendre possible une réunion plus prochaine du Rigsraad. Un décret royal ordonne les élections pour le Rigsraad.

Les ministres de Prusse et d'Autriche sont partis hier soir. Un steamer avait été mis à leur disposition par le gouvernement.

Le roi part pour l'armée au milieu d'une foule immense qui fait entendre les plus chaleureuses acclamations. Il est accompagné du président du conseil M. Monrad.

La France croit savoir que le roi Guillaume est décidé à aller se mettre à la tête des troupes prussiennes dans le Schleswig-Holstein.

Une pareille résolution, dit la France, en témoignant de l'ardeur que la Prusse apporte dans le conflit dano-allemand, justifierait et expliquerait en même temps la persistance avec laquelle le roi s'est opposé à la diminution de son armée.

Mexique.

De divers côtés on reçoit la confirmation de la défaite complète et décisive du parti juariste et de la fuite de Juárez lui-même. Ses troupes ont été mises en déroute sur tous les points où elles ont engagé la lutte à Morelia, à Valladolid, à San-Luis de Potosi. Les généraux Marquez et Mejia ont transmis à Mexico des bulletins constatant non-seulement la fuite de l'ennemi, mais la capture de l'artillerie, des parcs et du matériel des corps qui leur étaient opposés. Un grand nombre de prisonniers sont entre les mains des vainqueurs.

Les dépêches font ressortir un fait moral considérable : c'est la discipline, la constance et la solidité que les troupes impériales mexicaines ont déployées dans ces combats, où, sans l'appui direct de nos soldats, elles ont vaincu et dispersé un ennemi supérieur en nombre. San Luis de Potosi a été occupé le 24 décembre.

L'état sanitaire est satisfaisant à la Vera-Cruz et sur toute la côte. Dans les Terres chaudes la situation politique va sans cesse en s'améliorant ; les populations demandent des armes, les gardes nationales s'organisent.

A Vera-Cruz le développement du commerce continue, de nombreux convois partant de cette ville pour Mexico sillonnent la route ; malgré cet écoulement les magasins de la Soledad et de Vera-Cruz regorgent de marchandises.

Les travaux du chemin de fer sont poussés avec activité. Les terrassements atteignent Camerone, à 20 kilomètres de la Soledad.

Voici la réponse que Sa Majesté l'Empereur a adressée à M. le duc de Moroy et à la députation chargée de lui remettre l'Adresse du Corps législatif :

« M. le président,
L'Adresse qui m'exprime l'approbation du Corps législatif me touche profondément. Les discussions sur la vérification des pouvoirs et sur l'Adresse ont été longues et approfondies et quoiqu'elles aient duré près de trois mois, elles n'ont pas été inutiles. — Quels sont, en effet, pour tout esprit impartial les résultats définitifs de ces débats ? Les accusations habilement répandues, réduites à néant ; la politique du gouvernement mieux appréciée ; une majorité plus compacte et plus dévouée au maintien de nos institutions.

« Ce sont là de grands avantages obtenus, car après l'infatigable essai de tant de régimes différents, le premier besoin du pays est la stabilité. Ce n'est pas sur un terrain sans consistance et toujours remué qu'on peut fonder quelque chose de durable.

« Que voyons-nous, en effet, depuis soixante ans ? La liberté ne devient entre les mains des partis qu'une arme pour renverser. De là, d'incessantes fluctuations ; de là, tour à tour le pouvoir succombant sous l'anarchie. Il ne doit plus en être ainsi et l'exemple des dernières années prouve que l'on peut concilier ce qui a paru depuis si longtemps inconciliable.

« Le progrès vraiment fécond est le fruit de l'expérience, et sa marche ne sera pas hâtée par de systématiques et injustes attaques, mais par l'union intime du gouvernement avec une majorité que le patriotisme inspire et qu'une vaine popularité ne séduit jamais.

« Attendons de la concorde et du temps les améliorations possibles ; que l'espoir trompeur d'un mieux chimérique, ne compromette pas sans cesse le bien présent que nous avons à cœur de consolider ensemble. Restons chacun dans notre droit, vous, en éclairant et contrôlant la marche du gouvernement, moi, en prenant l'initiative de tout ce qui est utile à la grandeur et à la prospérité de la France. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 3 FÉVRIER 1864.

N° 3.

LE CŒUR HUMAIN*

CHAPITRE II.

(Suite).

Georgina s'exprimait avec chaleur ; ses paroles, sa voix enrouée et suppliante pénétraient profondément l'âme de Lindorm et ébranlaient, sans pouvoir en triompher, la résolution qu'il venait de prendre. Il était touché des affectueuses représentations de sa femme chérie ; mais — tant le cœur humain est étrange et inexplicable ! — peut-être étaient-ce les efforts mêmes de la baronne pour le détourner de ce projet qui le faisaient s'y attacher davantage. Il traitait de faiblesse indigne d'un homme la révolte de ses sentiments les plus nobles contre cette obstination. Car n'est-ce pas chose surprenante, lui disait la malice endormie jusque là au fond de

son cœur, n'est-ce pas chose étrange que la femme attache tant de prix à une uniformité qui ne devrait pas lui importer le moins du monde ? N'est-ce pas comme si elle avouait qu'il faut fuir le tentateur au lieu de le combattre, ou, en d'autres termes, que Kornelli pourrait bien devenir dangereux pour elle ?

Tandis que ces pensées se croisaient dans la tête de Lindorm, il demeurait muet, les mains dans celles de Georgina. Enfin elle les lui pressa tendrement et dit d'une voix caressante :
« Mon Gustave, tu ne vas sans doute pas, pour la première fois depuis notre mariage, repousser une prière de ta femme ? »

A ces mots, il tressaillit, comme s'éveillant d'un rêve pénible.

« Ma chère, répondit-il, n'es-tu pas un peu enfant en cette circonstance ? Dieu sait, ma Georgina, que la société de personne au monde n'a de valeur à mes yeux en comparaison de la tienne. Je ne puis nier cependant que je serais heureux de garder Kornelli aussi longtemps que son service et l'inconstance de ses goûts lui permettraient de rester à Engelvik. Tu ne le figures pas combien il me serait agréable d'avoir un compagnon de chasse et un joueur de billard. Et puis, ton père et moi nous pourrions faire beaucoup plus souvent une partie de cartes. Bref, un commensal de la maison présente une foule d'avantages, et si tu y consens, mon amie, j'aurai le plus grand plaisir à faire cette invitation à Kornelli. »

Georgina se sentit sérieusement inquiète. Il y avait dans le ton de son mari quelque chose qui n'était pas naturel, et tous les motifs qu'il mettait en avant étaient si nouveaux qu'ils ne pouvaient manquer de

la frapper. Mais elle crut sage de laisser au temps à résoudre cette énigme, et, convaincue que la soumission est le devoir d'une femme, quand les prières et les raisonnements n'obtiennent plus rien, elle répondit :

« Que ta volonté soit faite, mon Gustave ; si le capitaine Kornelli peut réellement te procurer quelque plaisir, je saurai, malgré l'impression pénible que j'éprouve en sa présence, me souvenir sans cesse qu'il est ton hôte, et que, comme tel, il a droit à toute la politesse de ta femme ; mais n'en exige pas davantage.

— Merci, mon adorée Georgina, dit affectueusement Lindorm en la baisant sur la joue. Je n'oublierai jamais avec quelle bonté et quelle douceur tu condescends à tous mes desirs, et tu verras, mon ange, qu'il résultera de mon idée beaucoup d'agrément même pour toi.

— J'en doute fort, répliqua-t-elle avec un soupir.

— Maintenant, chérie, allons-nous mettre au lit. Il est tard, et il faut que nous nous levions de bonne heure, pour aller déjeuner à Rosendal. Notre bon père paraît enchanté de nos hôtes, surtout de Brant, dont le caractère sympathique tout particulièrement lui plaît, comme la sienne plaît à Brant.

— C'est tout naturel, répondit Georgina en quittant le salon bras-dessus bras-dessous avec son mari. Brant est un homme de tête et de cœur tout à la fois. »

CHAPITRE III.

Le lendemain matin vers dix heures, la société se mit en marche pour sa partie de plaisir.

Dès qu'on eut descendu l'escalier, Kornelli, quoique son beau-frère cherchât à l'en détourner par ses regards, offrit le bras à la baronne pour la conduire à la nacelle qui devait les emporter à Rosendal.

Lindorm, qui parut trouver cette courtoisie fort naturelle, reprit avec Brant une conversation sur l'établissement d'une papeterie et entra dans une foule de détails, d'une manière si simple et si aisée qu'il fallait toute la perspicacité de son interlocuteur pour pénétrer ce qui se passait en lui. Il n'échappa point à Brant que l'esprit du baron ne suivait pas toujours sa langue, et qu'il rougissait et pâlisait alternativement quand il portait ses regards sur Kornelli et Georgina, qui marchaient en avant, mais dont il ne pouvait point entendre la conversation.

Il était clair toutefois que Kornelli mettait de l'animation et du feu dans son langage, tandis que Georgina était froide et réservée, et le démon venait toujours souffler à l'oreille de Lindorm : il est évident qu'elle se tient sur la réserve parce qu'elle connaît le danger ; se conduirait-elle ainsi, si elle ne sentait pas elle-même qu'il pourrait...

Les sentiments auxquels il était en proie ne lui permirent pas de pousser plus loin ses déductions ; il résolut seulement de réfléchir tout le jour s'il hasarderait le jeu dangereux de retenir Kornelli. Ma résolution, se dit-il, dépendra de la conduite de Georgina ; si elle continue de se montrer aussi sérieuse et réservée avec lui qu'elle est avenante et aimable avec Brant, alors, alors... Il s'en tint là pour cette fois.

« Resterez-vous, madame, toute l'année à Engelvik ? demanda le capitaine

Kornelli à Georgina.

— Oui, et nous n'éprouvons pas le moindre désir d'en passer une partie ailleurs, répondit-elle en souriant.

— Il me semble pourtant injuste et par trop égoïste de la part de Lindorm d'enterrer sa reine dans ce désert, tandis qu'elle serait un ornement des cercles du grand monde.

— Nous ne vivons pas si solitaires qu'Engelvik mérite le nom de tombeau, répondit Georgina avec un peu d'humeur ; mais nous préférons un cercle restreint et choisi aux plaisirs que peuvent offrir les villes.

— Pour l'amour de Dieu, madame, interrompit le capitaine, ne prenez pas si rigoureusement ses paroles au pied de la lettre ! Il est hors de doute qu'Engelvik est un paradis et le séjour le plus divin pendant les mois d'été ; je voulais seulement dire que Lindorm devrait faire comme toute la société élégante, qui se réfugie pendant une certaine saison dans les villes ou plutôt dans la capitale. Mais, loin de là, il me rappelle l'avare, cachant avec soin son trésor à tous les yeux avides, qui s'attacheraient avec admiration sur le nouveau soleil, s'il se levait enfin là où il devrait réellement briller.

— Mais le soleil ne desire pas être l'objet de l'admiration, répondit Georgina d'un ton bref. — Voyez, voilà Rosendal, nos seconds foyers ! La situation n'est-elle pas délicieuse ?

Kornelli n'était pas homme à se déconcerter pour si peu, et il eut l'air de ne pas sentir cette réponse.

« C'est, dit-il, une copie d'Engelvik, et non moins agréable sans doute que l'original. Quel bonheur ce serait, ajouta-t-il un peu plus bas, de passer sa vie dans un

(*) Reproduction interdite.